

Le Colysée

JUIF ET CHRÉTIEN

L'AN soixante-seizième de Jésus-Christ, le huit cent vingt-neuvième de la fondation de Rome, sous le souverain Pontificat de Lin successeur de Pierre, et le principat de Vespasien Auguste, Titus son fils étant associé à l'Empire et César pour la cinquième fois, non loin du Palatin et près du Coelius, parmi un vaste entassement de blocs de travertin d'où commençaient à surgir les premières galeries de l'amphithéâtre Flavian, deux hommes d'aspect différent étaient réunis pour les mêmes travaux.

L'un était un vieillard à la longue barbe inculte, aux vêtements sordides, aux traits énergiques mais durs. Il portait le bonnet oriental d'où retombait sur son front une de ces bandes de papyrus que les Juifs appellent phylactères, et sur laquelle étaient écrits des mots d'une langue étrangère.

L'autre était un jeune Romain à la figure finement aristocratique. Il avait dépouillé la toge, pour prendre la saie des esclaves ; mais il la portait avec la même dignité simple et noble avec laquelle il aurait porté le laticlave.

Sur le visage de tous les deux on pouvait lire qu'ils avaient beaucoup souffert. Mais la souffrance avait laissé sur les traits du premier une farouche amertume, et dans ses yeux caves le feu concentré de ressentiments mal éteints. Le jeune homme, au contraire, laissait dominer sur un fond de tristesse intérieure une douce bienveillance, avec cette grave sérénité qui naît d'une profonde et forte possession de son âme.

Au moment où le vieillard laissait retomber de ses mains amaigries et tremblantes une pierre énorme qu'elles se refusaient à porter, son compagnon s'approcha de lui, et d'une voix pleine de bonté compatissante :

— « Venez vous reposer, vénérable vieillard, et laissez là ce fardeau trop pesant pour vous : votre âge n'est pas fait pour ces rudes ouvrages. Moi je suis jeune encore : j'achèverai votre tâche, pendant que vous vous délasserez sous cette arcade, à l'ombre.

— « Qui donc es-tu, toi qui me parles comme si j'étais ton père ? Depuis que Titus me fit charger de chaînes pour me conduire ici, c'est la première fois que j'entends une parole amie sortir d'une bouche romaine.

— « Vous n'avez donc jamais rencontré de Chrétien ?

— « Quoi, jeune homme, serais-tu de cette secte impie ?

— « Je suis disciple du Christ.

— « Alors retire-toi de moi, car moi je suis Juif et tu dois me haïr.

— « Non je dois vous aimer.

— « Qu'ai-je fait pour cela ? Sais-tu bien qui je suis ? »

Il se tut un instant, comme hésitant devant un pesant souvenir. Puis, reprenant d'une voix sourde, terrible : « Eh bien, dit-il, je suis un de ceux qui, il y a quarante ans, ont traîné Jésus ton Christ devant ses juges. Je venais d'entendre le grand Prêtre proclamer que le blasphémateur était digne de mort et qu'il fallait qu'un seul pérît pour le salut du peuple. Je jurai donc sa mort pour sauver ma patrie. Lorsque les plaies de son corps flagellé, sanglant, implorèrent la pitié, c'est moi qui donnai le signal à ceux qui criaient à Pilate : crucifiez-le ! Et je l'ai obtenu ; et je l'ai vu mettre en croix ; et entre le ciel qui se voilait et la terre qui tremblait, je n'ai cessé de le poursuivre de mes imprécations. Tu frémis ?... Écoute encore. J'ai écrasé sous la pierre, j'ai précipité du haut du Temple, j'ai traîné devant les prétoires des gentils les premiers disciples de ton Jésus ; et j'ai chassé les autres loin de Jérusalem, qu'ils ne reverront jamais.

— « Je le sais, ils me l'ont dit.

— « Et tu ne me maudis pas ?...

— « Non vieillard, je vous plains.

— « Ah ! plains-moi, tu fais bien : car personne n'a plus souffert que moi ; et j'ai versé tant de larmes qu'il ne m'en reste plus dans les yeux. Ton Christ est bien cruel ! J'avais demandé au Prétoire que son sang retombât sur moi et sur les miens : j'ai été trop exaucé. J'ai vu la faim, la guerre, la peste, la discorde, faire de Jérusalem un immense tombeau. J'ai vu les mères manger le fruit de leurs entrailles, et les oiseaux de proie ne plus suffire à la multitude des cadavres. J'ai vu brûler quarante jours et quarante nuits la cité de David et le saint Temple. J'ai vu le livre de la Loi, le voile du Saint des saints, le Chandelier d'or livrés aux nations pour servir au triomphe d'un vainqueur sacrilège. J'ai dû faire mes adieux à près de cent mille Hébreux vendus et dispersés dans l'Empire ; et, il n'y a que peu de jours, j'en ai vu six mille égorgés pour être donnés en spectacle aux fêtes de l'Empereur (1). Ah ! je te le demande, n'est-ce pas là une douleur digne des larmes des Anges ?

(1) En réunissant les chiffres partiels que donne Josèphe en différents endroits de son ouvrage *De Bello Judaico*, on arrive à un chiffre de plus de treize cent mille hommes tués pendant cette guerre, ce qui serait encore bien au-dessous du total réel. — Quant au nombre des prisonniers, Josèphe l'estime à 97,000. Il ajoute que les marchés syriens furent tellement encombrés que le prix des esclaves baissa par tout l'Empire ; et il n'y a pas d'in vraisemblance à la tradition chrétienne qui raconte que ces Juifs à qui le Seigneur avait été vendu pour trente deniers, étaient eux-mêmes vendus trente pour un denier. (V. M. DE CHAMPAGNY, *Rome et la Judée*, t. II, ch. XVI, p. 186, 187.)